

L'Abeille.

12ème Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

12ème Année.

VOL. XII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 26 SEPTEMBRE, 1878.

No. 2.

Petit Séminaire de Québec

Statistiques de 10 années.

Sous le titre qui précède, " l'Abeille " publiait, l'année dernière, un premier article : peut-être sera-t-elle assez indulgente pour nous permettre de continuer aujourd'hui notre travail.

II.

Au Petit Séminaire de Québec, avons-nous dit, pendant les 10 dernières années, 1,445 élèves ont essayé leurs forces en Septième, Huitième et Neuvième ; 193 ont terminé leurs études ; soit une moyenne de 144 qui commencent et de 19 qui finissent.

Interrogeons encore ces chiffres.

De ces 1,445 élèves qui ont commencé, 1,005 étaient externes et 440 pensionnaires.

En regard de ces 1,005 externes qui sont venus successivement faire leur début, combien faut-il en placer qui se sont rendus au bout de la carrière ? seulement 39.

En regard des 440 pensionnaires qui ont commencé, combien qui ont fini ? Réponse : 154.

Soit donc une moyenne de 1 externe sur 25 qui ait assez de courage pour conquérir la dernière palme, tandis que 1 pensionnaire sur 2 et une fraction, obtient le même avantage.

Il ne sera pas nécessaire de méditer bien longtemps sur cette statistique, pour nous empêcher d'écrire comme l'a fait M. Victor de Laprade : " Nous souhaitons que les internats deviennent très-rares et que l'élève réside le plus souvent dans sa famille ou dans une famille."

Quoi ! l'on voudrait supprimer l'internat, ou du moins on semblerait l'accepter comme un mal qu'on ne saurait empêcher ? Mais, d'après nos calculs si faciles à suivre, ne serait-ce pas vouloir réduire à un chiffre bien minime le nombre des élèves qui complèteraient le développement de leurs facultés intellectuelles ? Faites disparaître l'internat au Petit Séminaire, vous diminuez de suite, dans une proportion alarmante, la classe de ceux que l'on honore en les appelant les *finissants* : les *finissants*, c'est-à-dire, la troupe des jeunes gens aguerris contre l'inconstance ; rien n'a pu les détourner de leur résolution et ils ont tenu à écrire

au bas de leur programme généreusement rempli, ces mots si pleins de sens : *finis coronat opus.*

Quelle heureuse influence exerce l'internat sur la stabilité et la constance des élèves ? Problème délicat à résoudre et dont la solution ferait naître le scepticisme dans l'esprit de plusieurs externes. Mais sans froisser la susceptibilité d'aucun d'entre eux, peut-être pourrions-nous interroger les 154 pensionnaires qui ont fait un cours complet de 1867 à 1877. Nous leur demanderions : pourquoi avez-vous persévéré ? Écoutons les réponses qui partent des différents groupes.

Si nous avons *fini*, disent les uns, ce n'est pas parce que nous avons pour le travail un goût fort prononcé. Qui peut se flatter d'aimer naturellement le travail, depuis que le travail est devenu un châtiement ? Mais il y avait des heures déterminées pour l'accomplissement de notre tâche de chaque jour, et nous les avons remplies. Études et classes se passèrent sans nous attirer de difficultés de la part de l'autorité ; Dieu a fait le reste et nous voilà Bacheliers ou du moins avec une inscription honorable.

Et nous, reprennent les autres, nous remercions Dieu de nous avoir soustraits au spectacle de jeunes gens et d'amis qui jouissaient de leur liberté. Peut-être comme eux aurions-nous secoué le joug, quand il nous était encore si utile ou si nécessaire de le porter. La liberté, voyez-vous, il suffit d'en entendre seulement le nom pour se laisser fasciner et entraîner hors de la voie droite. Que de vocations perdues, pour s'être laissé tromper par ses attraits et ses promesses !

Et nous enfin, disent les pensionnaires d'un troisième groupe, nous l'avouons sans détour, nous devons notre persévérance à la sévérité d'une sage discipline. Nos caprices, si nous en avons eu, auraient été brisés sans effort par cette haute autorité de la règle qui ne reconnaît qu'une voie, celle du devoir : cette voie, nous l'avons suivie tout bonnement à la façon de ces êtres innocents auxquels on a la bonté de nous comparer quelquefois. Riez, si vous le voulez, mais ce n'est pas nous qui regrettons maintenant d'avoir été *moutons bleus* pendant neuf années de notre vie : aujourd'hui il nous est permis de dépouiller nos modestes couleurs,

et nous voilà avec l'espoir de voir briller au moins sur les épaules de quelques-uns d'entre nous l'hermine du professeur, et qui sait ? peut-être l'aumône du chanoine !

Règlement, travail, bon exemple, voilà, croyons nous, les trois principaux secrets qui assurent au pensionnaire une persévérance plus facile. Que dire maintenant d'une autre opinion émise par M. de Laprade : " Nous souhaitons, dit-il, que l'élève réside le plus souvent dans sa famille ou dans une famille."

Dans sa famille, nous le souhaitons comme lui, et nous verrons en terminant, quelles conditions lui sont nécessaires pour que sa constance n'y soit pas en danger. Mais vouloir que l'élève réside dans une famille ? Et pourquoi ? Sans doute pour qu'il soit de la famille ? Mais ce serait vivre dans l'illusion que de penser faire accepter comme enfant de la maison un jeune homme qui sera toujours regardé comme un étranger sur lequel on espère bien réaliser un petit profit. Quelque bienveillantes que soient les personnes au milieu desquelles l'enfant de la campagne viendra résider comme externe, vous ne ferez jamais que cet enfant trouve dans ce milieu la douce influence de sa famille elle-même : rien pour remplacer les intimités où les frères et les sœurs se forment à un même amour, à un même respect pour leurs parents ; rien pour tenir lieu de l'autorité paternelle qui n'a quelquefois qu'une parole à prononcer pour créer l'obéissance ; rien surtout qui rappelle même de loin tout ce qu'il y a de tendre et de dévoué dans le cœur d'une mère.

Enfin vous voulez que l'élève réside dans sa famille. Soit, mais si vous tenez à le voir terminer son cours d'études, nous lui demandons humblement d'introduire dans le petit code qui régira sa conduite les huit béatitudes qu'on va lire.

1. Bienheureux l'externe qui aime le travail, parce que cet attrait lui tiendra lieu de surveillant.

2. Bienheureux l'externe qui trouve sous le toit paternel une petite cellule, parce qu'il y rencontrera le silence et le recueillement nécessaires à toute application sérieuse.

3. Bienheureux l'externe qui se plie à l'obligation de consacrer à son devoir le même temps que le pensionnaire.